

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 14

Artikel: Fratai, Janô et lo razârè dè Lozena
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184718>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Justement... Giroux. Ils ont eu querelle ensemble et se sont provoqués pour ce matin.

— Eh bien, dit Guerrin, Egger est un homme flambé. Egger était le nom du mari de la pauvre femme.

— Oh ! mon Dieu, dit celle-ci en sanglottant.

— Il n'y aurait qu'un coulé en tierce pour le tirer d'affaires ; mais ton homme n'a jamais pu l'apprendre. — Egger avait servi avec Guerrin dans le régiment de Sonnenberg.

— Et que faire ? dites-le moi, de grâce !

— Le coulé est un maître coup, je sais ça, moi !

— Mon pauvre homme sera donc tué !

— Ma foi, je te dis, s'il avait voulu apprendre le coulé, comme je lui conseillais...

— C'est que le moment s'approche, ils vont se battre.

— Le coulé est le pater d'un tireur d'armes.

— Mais que faire.... mon Dieu !

— Il faut bien s'effacer, faire une demi-allonge, et pan... en se fendant jusqu'au menton... exclusivement.

— Et mon pauvre enfant qui n'a pas six ans...

— Et surtout ne pas tenir le poing trop haut pour ne pas rester découvert.

— Oh ! que je suis malheureuse ! dit la femme en pleurant amèrement.

Pendant ce colloque, Bernard Guerrin avait allumé sa pipe. Il comprit enfin que sa théorie sur le coulé n'amenaient à rien.

— Où est ton mari maintenant ?

— A la maison, tout triste. Il veut sortir, puis il vient regarder son enfant, et il reste. Mais cela ne le retiendra plus longtemps. Il veut se battre absolument ; il dit comme ça, que l'honneur l'exige.

— Il a raison.

— Oh ! ne dites pas, Bernard ! s'il vous plaît, ne le dites pas.

— Ce diable de Giroux ! Il passe pour un lapin numéro un. Ton mari est beaucoup moins fort. Je te le répète, j'en suis fâché ; mais il n'a jamais pu mordre au coulé. Pourtant, il y a un remède.

— Oh ! si vous vouliez, Bernard...

Catherine Egger prononça ces mots d'un ton persuasif et d'un air si séduisant et si coquet qu'il n'y avait plus moyen d'y tenir.

— Ah ! la sorcière de femme, va, qui sait me prendre par mon faible... allons je comprends. Il faut que Bernard Guerrin aille prendre son joujou, et fasse au sergent Giroux les honneurs pour ton mari. N'est-ce pas ?

La pauvrette n'osa pas répondre. Mais elle mourait d'envie de dire oui.

— Ah ! mais ces pierres que je devais achever aujourd'hui... hé bien le bourgeois attendra. Où est le rendez-vous ?

— Derrière le rempart.

— A quelle heure ?

— A neuf heures.

Guerrin regarda l'horloge. Il était huit heures et demie.

— Suffit. Va-t'en. Dis à ton mari qu'il est aux arrêts forcés pour la matinée, et que je monte la garde pour lui.

Merci, Bernard, merci ! Dieu vous récompense.

Et Catherine Egger s'en alla bien vite par où elle était venue. Elle se trouvait déjà en haut de la ruelle, l'orsqu'elle revint sur ses pas, et le visage plein d'une douloureuse angoisse :

Bernard, dit-elle, si vous alliez être tué !!!

Guerrin, qui avait remis ses outils dans sa poche, reprit son équerre à la main, et, tout en se disposant à partir, la regarda comme on regarde un enfant qui croit qu'il y a un croquemitaine, et qui craint d'être pris par lui.

— Folle que tu es ! Va-t'en et fais-nous un bon dîner ; car je mange la soupe chez lui, retiens-le bien.

La femme s'en alla cette fois tout-à-fait rassurée. Bernard Guerrin reprit sur-le-champ le chemin de la maison. Il entra dans sa chambre, jeta son tablier, passa sa longue anglaise bleue, décrocha de la muraille sa bonne lame de Solingen, qu'il examina un instant et repassa deux ou trois fois

sur sa main comme il aurait fait sur un cuir de rasoir. Puis, l'ayant cachée sous son vêtement, il sortit et se dirigea vers le rempart. On appelait ainsi l'emplacement où existe aujourd'hui l'ancien Pensionnat des Jésuites.

— J'avais pourtant juré, la dernière fois que je l'ai rependue au-dessus de mon lit, que je ne la retoucherais plus jamais que pour tirer un mur avec un ami... Diable ! un encore la semaine passée, sans compter tous les autres à qui j'ai donné leur feuille de route. Au fait celui-ci de plus ou de moins fait peu à l'affaire... Cré coquin ! faut-il que je me fâche, comme si j'allais faire une mauvaise action, tandis que j'en vais commettre une bonne... Uu pauvre moutard qui se verrait privé de son père, ça ne doit pas être.

Ce disant, Guerrin arrivait derrière le rempart. Giroux se trouvait déjà sur le pré avec deux de ses amis.

— Camarades, dit Guerrin, Egger est malade. Il m'a chargé d'un petit mot pour vous. Cela vous va-t-il ?

— Vous n'avez point de témoins ? dit Giroux.

— Saprebleu ! Je n'y ai pas songé. Mais, voilà un ancien qui va se mettre à côté de moi.

Celui des amis de Giroux que Guerrin avait désigné, accepta. Si le sergent français eût osé, il est probable qu'il aurait refusé le combat. Les deux antagonistes croisèrent le fer. Deux minutes après, l'un tombait sur le front, percé d'un coup mortel au côté droit... « d'un coulé en tierce » dit l'autre qui était resté debout.

— Messieurs, dit le vainqueur à celui qui lui avait servi de témoin et à l'autre, si vous voulez être de l'écot, je ne m'y oppose pas, bien que je sois pressé d'ouvrage.

Sans répondre à cette provocation, les deux Français levèrent le blessé qui respirait encore, et l'emportèrent. Une demi-heure après, le vainqueur Bernard Guerrin était de nouveau devant le couvent des Ursulines à tailler sa pierre, comme si rien ne se fut passé. La femme Egger accourut vers lui.

— Bernard vous avez laissé passer l'heure. Il est neuf heures et demie. Je ne puis plus retenir mon mari. Oh ! je tremble...

— Comment ?

— Le sergent Giroux...

Guerrin fit un geste... La femme comprit. Elle joignit les mains, leva au ciel un regard reconnaissant, et s'en retourna en courant. Guerrin tailla avec une ardeur infatigable et sans se reposer une minute jusqu'à ce que l'horloge de Jaquemard sonna midi. Pour lors, il prit ses outils, son équerre, retroussa son tablier et dit :

— Allons manger ce dîner, je l'ai gagné.

N. G.

Fratai, Janô et lo razârè dè Lozena.

Fratai, qu'on lâi desâi dinsè po cein que l'étâi fratai dâi grenadiers, razâvè totès lè demeindzes matins cauquiès vîlho que ne vayessont pequa adrâi bê po cein férè et on part dè djeino coo que n'aviont quasu què dâo pâi fou et que ne saviont pas onco maniyi lo rajâo. Tondâi assebin et l'ovradzo ne lâi manquâvè pas quand y'avâi 'na danse, kâ clliâo dzouvenès dzeins tegnont à êtrè galé et po cein faillâi bin einmotâ clliâo motsons dè tsandallès que vegnont tanquiè su lè ge.

Tandi lo bon teimps, Fratai razâvè que dévant, dézo lo couvai et tè dzeins fasont adé cottai déveron li, aguelhi, lè z'ons su on belion qu'êtâi quie, lè z'autro su lo banc d'âno, su onna grougne, onna dzévalla, su lo pliot à einclienâ et mémameint, à respect, su la suivire tot eimbozéâlâie ; et sè racontâvont quie lè novés et lè cancans.

Su la fin dè l'âoton, quand vegniont lè niolés et tanquiè âo sailli frou, Fratâi raclliâvè lè pottès pè

l'étrablio. N'avâi q'n'a vatse et restâvé trâi carnotsets dè vouido, que y'avâi don prâo placie. Y'avâi adè quie on moué dè paille po ne pas avâi fauta d'allâ ti lè dzo ein déguelhi su lè hiâo et lè dzeins que vegnont vairè razâ, s'étaisont déssus. Ma fâi l'hivai lâi fasâi adrâi bon et bin dâi iadzo, la de-meindze que névessâi, on ne peinsâve pas pi à sè revoudrè et on restâvé tota la vêprâo, tant qu'à gouvernâ, pè l'étrablio, iô on lâi founâve coumeint dâi tsemenâ, quand bin l'étai défeindu, mâ lè gendarmes ne saillont pas quand y'a dâi goncliès pè lè tsemins, et on étai tot retreint, tot regregni, quand sè faillâi ein allâ po férè la patoura.

Janô à Isaa sè fasâi adé razâ pè Fratâi po cein que l'étai on pou bornican, et sè gênâve pas dè cratchi perque bas, kâ qu'on sâi pè l'étrablio âo bin que dévant, cein ne fâ rein. Mâ on deçando que l'étai z'u pè Lozena, son valet lâi fâ ein arreveint : Pére ! vo faut vo férè razâ ; vo seimblâ tot coffo avoué voutra barba dè houit dzo. — Compto que t'as réson m'n'ami, que repond Janô, et l'eintrâ tsi on copa barba iô on lo fâ achetâ su onna balla granta chaula. Quand l'est que fut eimbardouffâ dè savon et tandi que lo perruquier repassâvè son râjô su la man, Janô sè désappouyè, s'écouessè on pou et cratchè que bas. Lo perruquier preind vite lo crachoir qu'étai bio blian, ein terra dè pipa, et lo met d'écoutè, ma l'étai trâo tard. On momeint après Janô vâo recratchi, mâ quandvâi lo crachoir, sè virè dè l'autro coté et eimbriyè cein su lo pliantsi. Lo barbier retsandzé l'uti. Lo troisième coup, Janô vâi onco lo crachoir et dit âo razârè :

— Ditè-vâi mon chair-ami, doutâ-vai cé salâdier sein quiet su fotu dè cratchi dedein sein lo volliâi.



On a souvent reproché à la municipalité de Lausanne sa négligence relative à l'arrosage de nos rues ; hélas, elle n'est pas la seule mise en cause, témoign les lignes suivantes que nous lisons dans le *Petit Marseillais* du 24 mars dernier :

« Nous félicitons vivement l'administration municipale d'avoir enfin pourvu d'une façon sérieuse au service de l'arrosage.

Hier, à 8 heures du matin, par une pluie battante, une charrette d'arrosage promenait triomphalement son tonneau dans les hauteurs du quartier Longchamp.

Un habitant de la rue Espérandieu, qui l'habite depuis dix ans et qui a toujours vu son voisinage poudré à blanc, a été tellement stupéfait de renconter un arroseur public qu'il l'a interpellé en ces termes :

— Etes-vous un arroseur public en chair et en os, ou l'ombre d'un arroseur disparu du globe qui profite du brouillard et de la pluie pour faire son apparition dans ces parages ?

Le bonhomme pria le passant de ne pas le blâmer d'arroser de toutes ses ouvertures un jour de pluie, et lui dit ces paroles profondes :

— Je fais ce qu'on me dit.

Et il continua sa route, grave, silencieux, arrosant par-ci, par-là, toujours avec conscience : en un mot, comme un arroseur sérieux dans l'exercice de ses fonctions. »

Soyons juste, et empressons-nous de dire que nous n'avons cependant jamais vu arroser nos rues pendant la pluie ; mais ce que nous avons pu constater maintes fois, c'est que si le ciel s'assombrit, et que tout annonce une bonne ondée, on se hâte d'arroser.

La moutarde du pape. — On dit d'un homme qui a une très haute opinion de lui-même et qui se donne une grande importance : *Il se croit le premier moutardier du pape.* On s'est demandé quelle était l'origine de ce dicton, sans pouvoir l'expliquer d'une manière bien certaine. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la moutarde apprêtée comme condiment, comme la pierre à aiguiser de l'appétit, selon la pittoresque expression de Grimod de la Reynière, est très ancienne, et que certains grands personnages ont eu pour elle une véritable passion. Louis XI n'allait jamais dîner en ville sans porter avec lui son pot de moutarde.

Mais celui qui en raffola le plus, ce fut le pape avignonnais Jean XXII, le complice de Philippe-le-Bel dans l'abolition de l'ordre du Temple et le supplice des Templiers. Il en mettait dans tous ses mets, et alla même jusqu'à créer pour un de ses neveux, qui en était très fier, la charge de *premier moutardier*. De là, très probablement, le dicton appliqué aux sots vaniteux de *premier moutardier du pape.*

Lorsqu'on descend la rue de Bourg, le regard se porte naturellement sur la petite tourelle de la maison Schaffter-Rey, située à l'angle nord-est de la place de St-François, tourelle qui est le seul reste de l'ancien monastère des Cordeliers, où le réformateur Viret prêcha pour la première fois la réforme à Lausanne.

Autour du cul-de-lampe, sur lequel porte la tourelle, on lit : *A toi mon Dieu mon cœur monte.* Puis, un peu plus haut : *Banque fédérale*, écriveau qui fait un singulier contraste avec le passage du psalmiste.... Hélas, ce contraste ne caractérise-t-il pas notre siècle ? Le cœur qui monte ou aspire à monter au ciel ne s'arrête-t-il pas trop souvent à la banque, à l'argent, aux intérêts matériels, ces grands mobiles de la société moderne ?...

Théâtre. — Nous attirons l'attention sur la représentation de demain, la dernière de la saison théâtrale : *Les Chevaliers du brouillard*, drame en 10 tableaux. Ce sera là un intéressant spectacle et une excellente occasion pour nos amateurs de théâtre d'aller faire leurs adieux à la troupe de M. Gaillard, à laquelle nous devons de sincères remerciements.

L. MONNET.